

# Les Aliberts et "BELGRAVE" racontés par Jeanne Alibert-Boissarie (fille de Marcel&Madeleine)

## sommaire

- AUGUSTE CARRERE EN PARTENCE POUR LA HAVANE
- MES SŒURS, MES PREMIERES ANNEES, ONCLE CLET MON PARRAIN
  - L'Oncle Clet
- BELGRAVE Au jour le jour (Belgrave photo)
- Grande guerre - de 1914 -
  - Simone
  - Marcelle
  - Cécile
- Les Américains à Belgrave - Le Major SMITH
- Mariage de Cécile et Henri à BELGRAVE
- Belgrave au jour le jour - suite -

Souvenirs de Jane Alibert BOISSARIE dite Nénette  
MEMOIRES de JANE ALIBERT-BOISSARIE 3° éd 2005/XF62

## **MES SOUVENIRS**

Je suis un peu intimidée.. et émue, mes chers petits enfants, en ouvrant ce livre pour y retracer mes souvenirs... Ils foisonnent dans mon esprit, et habitent mon cœur ! C'est au jet de ma plume que je vais en faire le récit ; ils restent bien vivants en moi, malgré les années accumulées... Cette année 1992 qui commence, verra s'achever ma 89ème année, j'entrerai dans ma 90ème . (décédée en 1995)

Oui, je suis née le 29 juin 1903 au château Belgrave, à Saint-Laurent du Médoc, en la fête de St Pierre et St Paul. Mon baptême a eu lieu en l'église de St Laurent. Mes parents achetèrent cette propriété en 1898, 5ème cru classé du Haut Médoc. Leur mariage a eu lieu à Pauillac, en août 1893 ; la fameuse année, où les vendanges ont été faites au mois d'août ! - Et le vin excellent.

Par son mariage avec Alida Liquard -photo-, mon grand-père Constant Alibert -photo-, docteur en médecine, vint s'établir en Médoc, et pratiqua d'abord sa profession dans le Bas-Médoc. Un peu plus tard, il s'installa au château Morin, (Historique), à Saint Estèphe. Vous comprenez que ce sont mes grands parents paternels. Ils eurent six enfants, dont mon père, Marcel, qui fit ses études au Collège de Blaye, comme interne . Château Morin, belle demeure ancienne, propriété encore actuellement de nos cousins Sidaine, est un vignoble, situé dans le hameau de Saint Corbian, sur la commune de Saint-Estèphe.

Après d'excellentes études et son service militaire, mon père se fixa à Pauillac, où avec son [frère Paul](#), il travailla à la [Banque Alibert](#), qu'avait créé leur père. Parallèlement, il y avait à Pauillac, (à la même époque) la [Banque Carrère](#).

Qui était cette famille ?

Originaire des Hautes-Pyrénées, Sous, près de Tarbes. Ils étaient très nombreux. Certains s'expatrièrent, vers l'Amérique du Sud. Une autre famille, très nombreuse aussi, du même village, les Lapierre ([JB Lapierre et Pétronille Croizet, parents de Pétronille qui épouse Auguste Carrère et Anne qui épouse Louis Carrère, parents de Marie qui épouse Paul Alibert et Madeleine qui épouse Marcel Alibert](#)) avait précédé l'exode des Carrère. L'un d'eux avait trouvé un travail en médoc, s'y était marié. Très doué pour le commerce, ayant comme on disait alors « fait fortune » .. Il fit bâtir une très grande et belle maison (qui existe encore au centre de Pauillac). Là, il y avait donc Monsieur et Madame Lapierre et deux filles. J'en arrive à l'époque où elles étaient « bonnes à marier ».

### **[AUGUSTE CARRERE EN PARTENCE POUR LA HAVANE sommaire](#)**

Auguste Carrère [-photo-](#), dans ces jours là, pour aller vers la Havane, depuis les Hautes Pyrénées... dut s'embarquer à Bordeaux sur un bateau qui fit escale à Pauillac... et pour satisfaire le désir de ses parents, il rendit visite à Monsieur et Madame Lapierre, qui le reçurent à bras ouverts. Et ce jeune homme fut « frappé » (expression d'autrefois...) par l'aînée des filles (je ne me rappelle pas son prénom). Tellement frappé, qu'à son retour, à l'escale à Pauillac, secrètement, il alla voir Monsieur le Curé pour savoir si cette jeune fille n'était pas déjà fiancée. Il voulait en avoir le cœur net, (c'est le cas de le dire...) car il était décidé à la demander en mariage. Comme dans un conte, tout se réalisa. Ils eurent une fille Marie. Auguste Carrère, le père de cette Marie, avait un frère Louis ([photo](#)) qui était dans l'armée et quelques années plus tard, Louis épousa la seconde fille des Lapierre, nommée Anne ([photo](#)). Est-ce par ce mariage que Louis se fixa alors à Pauillac ? On peut le penser. (*Oui : il se maria dès sa libération de l'armée.*)

La nouvelle maison dont je vous ai parlé, étant très grande, les familles y habitaient, chacun chez soi. Louis Carrère - mon grand père - et sa femme Anne eurent une fille qui naquit à Pauillac le 29 décembre 1874, [Madeleine -Maman-](#).

Louis Carrère travailla dans la banque Carrère. Je ne sais pas l'âge qu'avait Madeleine quand sa mère attendit un second enfant (*Elle fit une chute en mars 1875*) Malheureusement, une fausse couche survint, avec de telles conséquences, que Madeleine perdit sa mère !... Son père entoura sa fille d'une très grande affection. Elle fit ses études chez les Dames du Sacré Cœur, à Bordeaux, dont l'institution était située à Caudéran (derrière l'Actuel Collège Grand-Lebrun).

Paul Alibert, dont je vous ai parlé au début, épousa Marie Carrère. A ce mariage, [Marcel -Papa-](#) fit connaissance de Madeleine, (cousine germaine de Marie)... Nous en arrivons à leur

mariage, en 1893. Mon père avait, (je crois me rappeler) 12 ans de plus que sa femme. Ma mère disait, modestement, que le jour de leur mariage beaucoup de monde était venu à l'église, ou à la sortie, pour admirer leur couple. Ils étaient beaux ! Ils habitèrent quelques années à Pauillac, une grand maison sur le quai.

**MES SŒURS, MES PREMIERES ANNEES, ONCLE CLET MON PARRAIN.**  
**[\(retour sommaire\)](#)**

**Simone**, ma sœur aînée naquit là, le 16 septembre 1894.

**Marcelle**, le 3 septembre 1895, **Henry** en 1897, **Cécile** le 25 novembre 1898.

C'est l'année qui suivit que mes parents quittèrent Pauillac pour s'installer à **Belgrave**. Il était d'usage que la mère ne nourrisse pas ses enfants (de son lait). On engageait « une nourrice ». Ce choix délicat était très étudié avec « toutes les garanties possibles » (expression de cette époque). Je me rappelle même celle de Simone qui est revenue plus tard comme « nourrice sèche »... c'est-à-dire - bonne d'enfants -. Elle s'appelait Amélie Chabrerie, elle était de l'Auvergne. Je vois aussi celle de ma sœur Cécile, une jolie jeune femme aux yeux bleus qui était de Lesparre en Médoc. Elle venait à Belgrave nous rendre visite, très attachée à Cécile.

C'est dans ces années-là, avant ma naissance, qu'arriva Marie Faure. Ses parents avaient une propriété de vignes, à Médrac, près de Moulis en Médoc. Ils avaient eu des revers de fortune, et leur fille, des complications amoureuses... je crois, le « tout » réuni, Marie décida de « se placer » (expression d'alors). C'est ainsi qu'elle entra dans notre famille où elle resta 50 ans ! Jamais je ne pourrai faire assez d'éloges de ses talents, de son dévouement, de son attachement à notre famille et à moi-même.

Quand j'arrivai au monde, le **29 juin 1903**, la grande maison de Belgrave était complètement aménagée, meublée, moquette à fleurs dans les chambres, tentures aux fenêtres, lits à baldaquins assortis aux tentures. En plus des cabinets de toilette à cuvettes et pots à eau, et bidet, qu'on appelait (le petit cheval...), il y avait 2 salles de bain, ayant une grande baignoire. En effet, à la cuisine où le feu était allumé tout le temps, à l'endroit où se trouve généralement une plaque de cheminée, il y avait, encastré, un grand réservoir qu'on nommait le « bouilleur ». C'était comme le cumulus, aujourd'hui. Ainsi l'eau chaude arrivait aux baignoires.

J'eus pour parrain mon **Oncle Clet** ([photo](#)), un frère de mon père. Il était médecin à bord des « messageries maritimes », une ligne de paquebots de Marseille à l'Amérique du Sud. Il me rapportait de temps en temps des petits cadeaux. J'étais bien petite (3 ans sans doute) lorsqu'il m'a offert une poupée noire, habillée de vêtements de couleurs très vives... Cette figure en étoffe noire, me faisait très peur ! Et je faisais

tous mes efforts pour jeter cette poupée sur le haut d'une armoire. C'est à peu près, dans ce même temps qu'il y avait chez nous une Anglaise, Agnès, maigre, et que je n'aimais pas, car, une fois, pour me punir, me tenant dans ses bras, tandis que je me débattais et lui pinçais les joues, elle voulait absolument m'enfermer dans un placard !....Ceci se passait au 2ème étage dans la salle d'étude, qui servait aussi de lingerie à Marie, cette dernière s'interposa et força cette redoutable Agnès, à me laisser tranquille. Marie m'aimait beaucoup, moi aussi.

[L'Oncle Clet](#) ([retour sommaire](#))

L'Oncle Clet était un curieux personnage, il roulait ses gros yeux en parlant... surtout lorsqu'il racontait des histoires de « loup de mer »... très peureux de son naturel, avant de se mettre, le soir, dans son lit, pour se coucher, il passait son épée sous son lit ! (quelqu'un aurait pu l'y attendre « caché ».... « et puis, la même opération continuait dans sa garde? opération »! Papa nous a dit cela maintes fois, il en riait, mais cela nous a rendues peureuses, dans notre jeunesse...Parmi les histoires assez rocambolesques qu'il racontait, il y en a une que j'ai retenue :

[Embarqué sur un paquebot de sa ligne, en plein océan, le bateau, dans la tempête était menacé de faire naufrage... le commandant donna des ordres et l'Oncle Clet avec une précipitation extrême s'offrit pour accélérer les sauvetages et hurla « les chaloupes » à la mer...\(ce sont les barques de sauvetage\). Quand la première fût à l'eau, il y sauta et s'écria : « les femmes et les enfants d'abord » !...Il nous racontait cet événement plutôt tragique, d'un air « bon enfant », comme un « un haut fait de sa part ».](#)

Est-ce que Papa voulait se moquer un peu de lui, quand il nous disait « ne sachant comment faire avec son linge sale, sur le bateau, parfois il le jetait à la mer ».

Mes plus lointains souvenirs remontent avant mes cinq ans. En effet, l'été nous allions faire un séjour en Bretagne.

Papa avait une sœur [Isabelle](#) qui avait épousé [Paul Breton](#), fils unique. Sa mère était une demoiselle de Kerros. Ils habitaient Brest une belle maison « entre cour et jardin » spécifiait toujours Tante Isabelle, pour en marquer la qualité. Très accueillants et généreux. Nous avions là, 6 ou 7 grands cousins germains. L'été, toute cette famille se transportait dans leur villa, à Porspoder - pas très loin de Brest. Nous emmenions Marie.

Pour rejoindre la petite plage, hérissée de rochers, on traversait le jardin derrière la villa. Là, au fond, il y avait des petits pins, de chaque côté du portail que nous allions franchir... et sur beaucoup de branches, étaient suspendus de petits paquets... je les regardais de tous mes yeux, émerveillée... et mes cousins me faisaient croire que chaque nuit, cela

poussait ainsi... que c'est beau la naïveté des jeunes années. Ne croyez pas que ces petits paquets étaient vides... non, non, ils contenaient un excellent chocolat ! Je puis affirmer que je n'ai pas joué « la crédule ». d'ailleurs, c'est dans ces mêmes années que je croyais fermement que le petit Jésus descendait dans la cheminée pour déposer un beau cadeau dans mes souliers, placés devant la cheminée de la chambre de mes parents, la veille de Noël. Et puis, les cloches parties pour Rome, le jeudi Saint, revenaient en carillonnant gaiement le jour de Pâques, avec des surprises, des œufs en chocolat bien ficelés, avec de jolis rubans, à la chaîne de la cloche que l'on sonnait à Belgrave avant les repas...Je n'en ai rien oublié ! Même une année, avec ces sucreries, le Pape m'envoyait sa photo !!... (une image de Pie X). J'ai été naïve assez longtemps ! J'eus cinq ans le 29 juin 1908. Maman attendait son sixième enfant. Un soir du mois de décembre, on roula mon petit lit dans la chambre de mon grand-père Carrère (le père de Maman qui habitait avec nous). Avant de m'endormir, j'entendais la pluie, le vent qui soufflait faisait trembler le rideau de la cheminée... mais, la vue de mon grand-père dans son lit me rassurait. Dans la nuit, la porte de la chambre s'ouvrit : c'était Marie tenant sa lampe à pétrole coiffée de son abat-jour vert, elle dit : « Monsieur Carrère, c'est une petite fille ». [Le matin arriva, et je vis ma nouvelle petite sœur : Denise, c'était le 18 décembre 1908.](#)

Dès que [Denise](#) eut à peu près 2 ans, on s'aperçut que c'était une enfant précoce, à l'intelligence vive, parlant bien sûr, mais s'exprimant étonnamment bien pour son âge, et peu à peu, dans certaines occasions, où elle se trouva seule avec une grande personne, au salon, elle tenait admirablement la conversation...

Mes sœurs aînées étaient « pensionnaires » à Bordeaux au Cours Saint Seurin, institution que les Dames de Sainte Clotilde, venues de Paris, avaient ouverte au début du siècle. Mon frère [Henry](#), était dans un collège nommé Saint Jean de Bazas.

En 1910, mes parents louèrent à Bordeaux, une maison avec un grand jardin, 57 rue de la Trésorerie (actuellement rue du Dr Barrau). Mes sœurs aînées et Henry devinrent « externes ». La maison était proche du Cours Saint Seurin. J'avais 7 ans. J'allais en classe. Peu à peu je m'attachais beaucoup au Cours, et à certaines maîtresses... Rentrée à la maison, je me déguisais et imitais Mademoiselle Vaudan (ma préférée) en faisant la classe à mes poupées ! Mes sœurs Simone, Marcelle, Cécile se firent de très bonnes amies parmi leurs compagnes de classe, ce qui créa des liens dès ce moment-là avec la famille Fonsale, les Cardez (elles étaient 3 filles), les Maydiou, entre autres. Henry faisait du football, à la « vie au grand air », à Mérignac, fondée par les Gasqueton (propriétaires à St Estèphe). Il aimait beaucoup le sport. Il était élève à Grand

Lebrun. C'est à peu près en 1909 et 1910, que décédèrent notre grand père Carrère et Bonne Maman Alibert.

### **BELGRAVE , AU JOUR LE JOUR ([retour sommaire](#))**

Il faut que je vous dise ce qui se passait à Belgrave, jusqu'en 1907, au jour le jour, pour Papa et Grand Père Carrère. Très tôt le matin, la charrette anglaise où la jument « Musette » était attelée, quittait la remise, conduite par le cocher, Gustave, et s'arrêtait devant la porte de la cuisine ; [Papa et Grand Père](#) prenaient place, et tous deux partaient pour Pauillac (7kms) à la Banque. (ai-je dit que la Banque Alibert s'était fondue avec la Banque Carrère ?) où ils travaillaient. Ils rentraient à Belgrave en fin de journée. Ils s'entendaient admirablement, paraît-il. Quand la saison était là, ils allaient à la chasse,... à la bécasse... tandis que les propriétaires des châteaux de Saint-Julien, Beychevelle, et Perganson, chassaient à courre dans la forêt près des lacs d'Hourtin et Carcans.

En 1907, Papa quitta ses occupations à la Banque, mais ses journées étaient quand même bien remplies, car il avait deux autres vignobles. « La Trinité-Valrose » dans l'île Patiras, en face de Pauillac et le château Les Ormes de Pez ([Historique](#)), à Saint Estèphe. Et puis, il allait à Bordeaux, chaque semaine, car il faisait partie, ou dirigeait, certaines sociétés vinicoles de haut rang (« [les grands crus classés](#) » entre autres : *Il fut Secrétaire Général puis Vice-président du Syndicat des Grands crus classés du Médoc, créé en 1911, et en 1914, Vice-président du Crédit Agricole.* ). Il fut aussi très ardent dans sa lutte contre la fraude... je puis dire que sa personnalité, son jugement, son action, ont été fort appréciés dans « le monde du vin » à Bordeaux. Il fut d'ailleurs fait Chevalier de la Légion d'Honneur.

[L'île Patiras \(Patiras et les Alibert\)](#) était le lieu de nos grandes vacances. On s'embarquait à Pauillac dans la gabare (bateau à voile). Le fleuve est large à cet endroit et la durée de la traversée dépendait du vent... A l'arrivée, on poussait beaucoup de petits cris, car on posait ses pieds sur de larges pierres couvertes de vase.

Nous aimions bien cette île, où l'air était chargé de senteurs, la terre riche, les arbres fruitiers de toutes sortes, et le lait excellent pour se régaler de riz au lait !. Henry montait une tente sous de grands ormeaux, on avait l'illusion d'être dans un pays lointain...

En 1913, mes parents abandonnèrent la maison louée à Bordeaux, et restèrent définitivement à Belgrave. Simone et Marcelle avaient leur « Brevet Supérieur ». Cécile et moi devinrent « pensionnaires » - toujours au Cours Saint Seurin et, Denise beaucoup plus tard.

Nos proches voisins étaient [le château Lagrange](#), [le château Larose-Perganson](#), et [le château Trintaudon](#). A Perganson, habitaient le Comte et la Comtesse Lahens, ils avaient une fille, Germaine (nous avons 6 mois de différence) - mon amie d'enfance -. Très souvent, sa gouvernante anglaise, Miss Freda venait me chercher, soit à pied, ou dans une petite voiture attelée d'un poney, nous jouions avec des poupées, dans une chambre pleine de « jouets », tandis que Miss Freda, attendait dans une pièce attenante... Nous nous aimions beaucoup toutes les deux. Nous ne manquions pas de nous écrire, car les Lahens habitaient Paris, plusieurs mois de l'année. Elle épousa un brillant officier, le lieutenant de Bournazel qui fut tué au Maroc en 1932. (*Méhariste, héros d'une génération*)., elle eut deux fils. Malgré les circonstances qui nous séparèrent, notre amitié demeura.

[Le château Lagrange](#) était très près de chez nous à pied. Une planche servait de petit pont, sur le Rioucla, le ruisseau qui serpentait entre nos deux propriétés, et marquait la limite des deux communes, (St Laurent et St Julien) donc, ayant traversé, ce petit cours d'eau, nous étions sur la propriété de Monsieur de Mussy-Louis qui était un grand ami de mon père. Ils avaient deux enfants ; Cilette, à peu près de mon âge, et Charles, qu'on appelait toujours : Charlie. Leur mère était morte très jeune. C'est une tante (sœur de leur père) qui était la maîtresse de maison. Elle m'a laissé un remarquable souvenir, tant par sa douceur, sa finesse, sa distinction, et son âme élevée. Elle désirait se faire religieuse, au moment où son frère tomba veuf. Sa générosité l'emporta et elle vint à Lagrange, près de son père et se consacra à l'éducation des enfants. Ils faisaient leurs études, chez eux, avec une institutrice, et un précepteur pour Charles. Monsieur de Mucy Louys avait une grosse fortune. C'était un homme genre « ours », mais pétillant d'esprit, d'une grande simplicité, et aimant vivre suivant ses goûts, et non, victime des « conventions »... Cilette et moi, étions des amies intimes. Elle devint amoureuse de mon frère, mais ce dernier était bien loin de répondre à cette flamme... j'étais la confidente de Cilette, ... qui souffrait ! Je revois la belle garenne, près du château, la pièce d'eau à la limite d'une grande pelouse, et les massifs où les héliotropes répandaient un parfum exquis ! Je pense aussi à la petite chapelle, au premier étage du château où les senteurs des narcisses, des jacinthes, se mêlaient à l'odeur des cierges allumés... Mademoiselle de M. Louys avait obtenu de son frère, d'aménager cet oratoire, où j'aimais aller prier, un petit moment avec Cilette.

L'été ramenait des familles amies, des propriétés environnantes. Les Balaesque, les ??, les Van der Woort, les

Pichon-Longueville, etc... Mais, au château Larose-Trintaudon, la famille Desmon (qui habitait 25, quai d'Orsay à Paris) renouait des liens. Principalement, mes sœurs aînées retrouvaient avec joie, Henriette et Annette (décédées). Ces « parisiennes », charmantes, élégantes, donnaient le ton de « l'habillement chic ». mes sœurs savaient apprécier tout cela, et en bonnes petites provinciales...elles les admiraient, tant pour leur apparence, à cette époque là : livres parus, pièces de théâtre, idées politiques, et que sais-je.. était le « nec plus ultra ». aujourd'hui vous diriez « super » ou « hyper »... ? n'oubliez pas que mes sœurs étaient cultivées. Et à Belgrave, on s'intéressait énormément aux choses de l'esprit. Henry avait aménagé, au fond de la grande prairie, un excellent tennis. Il était sportif, bon joueur. Au jour, où je trace ces lignes, un partenaire vit encore, c'est Monsieur Guy Exshaw (que Francis connaît). Il a à peu près mon âge (peut-être un peu plus). Monsieur Exshaw incarne la parfaite courtoisie, et il ne manque pas d'esprit !

[retour sommaire](#)

[Nous arrivons à la grande guerre - de 1914 -](#). Je revois le train, à la gare de Saint Laurent, rempli des hommes mobilisés, qui s'agitaient aux portières, et criaient gaiement « à bientôt, nous pourrions être de retour pour les vendanges » - on était le 2 août - la guerre a duré 4 ans ! Et dès le début, l'armée allemande ayant violé la neutralité de la Belgique, déferla dans le nord de la France. Et il y eut beaucoup de morts, dans l'armée française (notamment Jean Desmon, le frère de Annette et Henriette). Ce fut une hécatombe, pour les soldats français. Simone et Marcelle, mes deux sœurs aînées, terminèrent leurs études à Bordeaux, avec le diplôme de cette époque : le brevet supérieur.

[Simone](#) était très adroite de ses mains, faisait beaucoup d'ouvrages : lingerie, chapeaux, et beaucoup d'autres encore... Elle tenait l'harmonium à la messe du dimanche, qui était précédée d'un superbe « Veni Creator » que chantaient à pleine voix les chanteuses qu'elle exerçait régulièrement. Elle a fondé en plus un patronage où venaient ces chanteuses et d'autres jeunes filles de St Laurent. Avec leur concours, Simone organisa des représentations : chants, théâtre, etc... aussi, elle était fort occupée et enfourchait sa bicyclette.. pour ces allées et venues de Belgrave à St Laurent (3km800). On l'aimait beaucoup dans le village... elle était même très populaire !...

[Marcelle](#), plus secrète, lisait énormément, elle chantait ; prenait des leçons, sa voix (mezzo) était belle ; et nous étions tous remplis d'émotion quand elle chantait « la vieille maison grise ». Même papa était sensible à cette poésie, à son timbre de voix, si chaud ! Hélas, ce n'était pas le temps de faire un enregistrement sur disque... Marcelle avait choisi de rendre service à Mademoiselle Marie, la Directrice de l'Ecole Libre de St Laurent (Mlle Marie - Religieuse). Elle aussi avait



sa bicyclette, mais la plupart du temps elle faisait atteler « Musette » et se rendait à l'école avec la charrette anglaise. Elle laissait son attelage à côté, chez les Garrigou... à l'école, elle remplaçait « l'adjointe ».

Cécile termina également ses études, revint à Belgrave et ne cessa pas de se cultiver... Elle s'abonna à une revue culturelle littéraire... s'entoura de livres sur l'art (de reconnaître les styles) qu'elle lisait assidûment. Je me rappelle qu'elle potassait aussi « l'anglais par soi-même »... et à l'extérieur, elle rendait service à l'école libre, où elle donnait des leçons de piano, -c'est l'école qui en recevait le prix. Car Mlle Marie faisait face à tout, de la salle de classe à la cuisine souvent...

Chaque année, à la belle saison, elle venait à pied avec ses élèves, pour un goûter à Belgrave. L'une d'elles, Aimée Gravaud, jusqu'à la fin de sa vie, aimait évoquer ces souvenirs. En effet, elle et sa sœur étaient orphelines. Aimée n'a jamais oublié, ce qui la touchait tant, les baisers de Maman, à cette occasion !

Régulièrement, on allait à Pauillac, le dimanche après-midi aux vêpres, suivies d'une visite à Tante Marie où nous retrouvions Margot et Paulette, contemporaines de mes trois sœurs aînées. Yvonne (l'aînée de Margot) s'était mariée en 1910, juste avant le décès de Bonne Maman Alibert. Je me rappelle encore le grand déjeuner... J'avais 7 ans.

C'est à la bibliothèque de la paroisse à Pauillac, rue Saint Martin, que nous trouvions toutes de quoi alimenter nos lectures (nous lisions toutes beaucoup même notre petite sœur Denise). En plus, les trois aînées prenaient des livres à « Panblion » avec un abonnement - à Bordeaux -.

Les belles années de jeunesse de mes sœurs s'écoulaient donc durant cette guerre... qui marquait énormément la vie quotidienne tellement on participait à tout ce qui se déroulait au « front », et puis, les blessés qui arrivaient... les soldats pour lesquels on tricotait, chaussettes, passe-montagne, écharpes, gants, de laine, bien entendu ! Sans parler des cérémonies à l'église, où l'on priait avec une ferveur sans pareille !.. ; « Pitié mon Dieu, c'est pour notre Patrie », etc... on ne peut oublier ces jours douloureux, ni notre patriotisme exaltant ! Je crois que tout notre pays vibrait à l'unisson...

J'étais pensionnaire, en ces années, au Cours Saint Seurin (toujours le même, où mes sœurs avaient fait leurs études). Denise était venue m'y rejoindre.

Marcelle fit la connaissance d'Edouard Faugère, chez une cousine des Alibert, qui la lui avait fait rencontrer. Il était Lieutenant dans l'artillerie, c'était au cours de la guerre. Progressivement, ils firent connaissance (si l'on peut dire..), en s'écrivant énormément je pense... tant et si bien, que leur mariage eu lieu en février 1917 (il faisait très froid...) en

l'Eglise de Saint Laurent, et à Belgrave, la réunion fut très intime, dans l'intimité des membres les plus proches de la famille. (Geneviève Gayde, la fille de Tante Marcelle, a des photos de cette journée de mariage)... Le temps s'écoula assez péniblement... Les armées luttaient... il y avait des morts, des prisonniers, des blessés...

Henry après la 1ère partie de son baccalauréat demanda à papa de s'engager, il devait avoir 17 ou 18 ans. Il fut pris dans un régiment de dragons, en garnison à Libourne (là, il se fit vite de très bons amis). Il alla assez vite au front (les dragons étaient à cheval). Au bout d'un certain temps, il voulut réaliser son grand désir de passer dans l'aviation. C'est ce qui arriva. Il fut incorporé dans l'escadrille de Guynemer, (les Cigognes) -Henry en uniforme d'aviateur- (le pilote est seul dans son avion).

En août et septembre 1918, beaucoup de choses bougèrent...

D'abord la naissance du premier enfant de Marcelle et Edouard, Michel, né le 26 ou 29 septembre, à Belgrave, avec les bons offices de la sage-femme, Madame Tauzin - dont le mari était notre boulanger à Saint Laurent -. C'est elle qui m'a reçue.. ; au monde, ainsi que ma sœur Denise.

En octobre, Henri, au front, tomba très gravement malade, hospitalisé à Bar le Duc. Un télégramme l'annonça brutalement à mes parents. Maman partit avec Simone. En même temps, une grande épidémie se développait... très rapidement, = la grippe espagnole.

Beaucoup de personnes tombaient malades, très atteintes, il y en avait qui mourrait... Cela prit de telles proportions, qu'on ferma les Ecoles. Je revins donc à Belgrave avec Denise, nous étions pleines d'admiration pour notre premier neveu !. Et assez ravies de ces vacances imprévues !

[Les Américains à Belgrave \(retour sommaire\)](#)

Au milieu de tout cela, Papa fut sollicité par la mairie, afin de loger des officiers américains... oui, tout un régiment arrivait dans notre commune de Saint Laurent ! Papa proposa d'héberger trois officiers dont je me rappelle les noms : Major Smith, Lieutenant Dossey, Lieutenant Crosby. Nous n'avions plus guère de domestiques... Reparties chez elles, très atteintes par cette fameuse grippe, maman absente... ainsi papa profita de cette liberté, d'accueillir ces hommes du « nouveau monde ». Il était tout « guilleret » de voir s'animer notre vie quotidienne, plutôt uniforme...

Là-dessus, maman revint avec Simone et elle prit assez mal la présence des « américains ».Maîtresse de maison «exceptionnelle», elle vit tout de suite sur le plan pratique, les difficultés à surmonter, et cela ne la mit pas de bonne humeur ! ...Vous en jugerez plus tard !Une brave femme nommée Johanna, bonne cuisinière fut engagée rapidement,... il fallait nourrir 11 à 12 personnes midi et soir. Evidemment, j'avais la charge...c'était peut-être un privilège (pourquoi « moi », 15 ans

et pas Cécile ?!), .. de mettre le couvert. Tout devait être «impeccable ». Je crois que je m'en acquittais bien....Major Smith, à droite de maman, parlant un peu français, offrait parfois son aide, pour découper gigot, ou rôti... mais, toujours, il s'est fait remercier par maman, sur un ton plutôt sec ! En compensation, papa animait beaucoup la conversation, et chaque jour, nous ( c'est-à-dire, mes sœurs et moi) étions enchantées de la présence des officiers, pleins de gentillesse, d'attentions, par exemple, les chocolats qui nous savourions après les privations de la guerre, mais certains chocolat à la cannelle, n'avaient pas de succès ! Il y eut des moments forts agréables, les après-midi, où venait la musique du régiment, bien installées Marie Carrère Alibert, mère de Yvonne Laneluc Samson, Margot Sidaine et Paulette Alibert (célibataire) sur la pelouse, devant la façade du grand hall, par chance le temps était exceptionnel. Vous devez trouver bizarre que j'évoque ces réceptions... Et qu'un régiment débarqué en France pour participer à la guerre... fasse de la musique paisiblement. Et voici !... J'aurais dû dire précédemment que le 11 novembre 1918 l'armistice fut signée ! Les allemands demandaient d'arrêter les hostilités.

L'armistice fut donc signé, comme je le dis plus haut, c'est ce qui explique cette vie de château, pour les officiers, et le calme train-train pour la troupe. Le temps beau, devenait plus frais et l'on commença à se tenir au « fumoir » l'après-midi, avec du feu dans la cheminée. Le fumoir était un petit salon où l'on se retrouvait l'après-midi. Maman avait toujours en mains, un ouvrage, de la dentelle d'Irlande, par exemple, avec un crochet, très, très fin... tandis que Cécile, faisait de la dentelle, avec un métier, ou de la broderie sur filet. Je n'étais pas très douée pour réaliser toutes ces choses... Simone, elle, jouait souvent du piano au salon... et... le Major Smith lui proposa de jouer à quatre mains...Cela se renouvela, plusieurs fois, et nous commencèrent à la taquiner... « tu vas voir, ... il va te faire une 'déclaration' (on s'exprimait ainsi, ne vous en déplaise...)».. et bien, cela arriva.

Il fit sa « déclaration ». le Major Smith - à 45 ans- il fit part, à mon père, des sentiments qu'il éprouvait pour sa fille Simone - en vue de l'épouser - . A Bordeaux, un ami de papa, Monsieur Richon, consul de Grèce, obtint des renseignements sur la famille Bacon-Smith, excellents dans tout l'ensemble... et la date du mariage fut fixée au 27 mai 1919.

Entre-temps, Léonard et Simone firent connaissance en échangeant quelques lettres !.. Le jour du mariage fut superbe - temps magnifique - décoration dans le hall où les portes étaient encadrées d'œillets blancs (du jardin de Belgrave) - excellent menu (un traiteur de Lesparre) des vins remarquables entre autres 1898, une année hors pair ! Ensuite, danse, et pour moi, proche de 16 ans, un cavalier « qui fit ma conquête » Jean Mabillean, cousin éloigné Alibert, dont la famille était à Castelnaudary. Sous-Lieutenant, dont une partie de son régiment de hussards, était campée chez la Marquise.. du

pavillon à Castelnau de Médoc. Il était venu à cheval, je me rappelle même le nom de sa jument « Pitchounette ». j'ai gardé de cette journée un souvenir émerveillé !!!.. [Mariage Smith par Léonard Smith;"Brides story by Leonard"](#)

Puis Simone s'en alla... Marcelle également était loin ; Edouard, officier dans l'artillerie était en garnison à Joigny, je crois.

## **MARIAGE à BELGRAVE : CECILE AVEC HENRI FONSALE**

[retour sommaire](#)

Cécile, à Belgrave, se préparait à son mariage avec Henry Fonsale. Je dois revenir quelques années en arrière, dans les années où nos parents habitèrent Bordeaux, afin d'expliquer comment nos relations s'étaient resserrées avec la famille Fonsale, et aussi durant nos années d'internat. Cécile se lia intimement avec Mathilde Fonsale, et souvent Monsieur et Madame Fonsale nous invitaient à déjeuner (ils habitaient au 37 rue de la Croix Blanche, une belle maison avec un grand jardin). Le temps de la guerre 1914 arriva... et enfin les militaires furent démobilisés. Le mariage de Mathilde Fonsale avec un officier de cavalerie, Louis de Reboul, eut lieu en janvier 1919. Naturellement, Cécile fut invitée. La cérémonie eut lieu en la Basilique Saint Seurin, et je revois Cécile dans le cortège des invités, elle était ravissante !.. Je devine que cette heureuse journée se passa fort bien, tellement bien, que Henri Fonsale eut pour Cécile un « coup de cœur », et insista auprès de Mathilde pour que secrètement, elle en fit part à Cécile !... Et que cela lui soit dit « vite fait »...

Cécile ne m'a pas mise dans toutes ses confidences, aussi je ne suis pas en mesure de relater les circonstances des mois qui précédèrent son mariage. D'ailleurs, j'étais encore interne au Cours.

Monsieur Fonsale est décédé vers le mois de mars, je crois, aussi mes parents en accord avec Madame Fonsale décidèrent que le mariage se célébrerait dans l'intimité, à Belgrave. Il eut lieu en septembre, par un temps gris et morose, j'avais comme cavalier François Dillemann (qui épousa plus tard, Marie Josèphe Fonsale, sœur d'Henri). Il y avait beaucoup de famille du côté d'Henri, mais personnellement, je ne garde pas un souvenir aussi précis, que celui du mariage de Simone, qui reste pour moi une journée de rêve.

## **BELGRAVE AU JOUR LE JOUR ( suite)**

[retour sommaire](#)

Au risque de me répéter (car je reprends ces récits avec, souvent, un large intervalle...) je veux vous signaler que jusqu' en 1914, on employait pour se déplacer les voitures à chevaux. L'omnibus, la victoria (décapotable) pour l'été était attelée de deux chevaux. Le coupé - un seul cheval. Et bien entendu, la petite jument Musette pour la charrette anglaise. - dont j'ai parlé au début. A la veille de la guerre, papa acheta une limousine d'occasion, il engagea un chauffeur (et sa femme) qui se fixèrent à Belgrave... Finis, les beaux attelages, et le départ du cocher Gustave qui était si chic.. sur son siège.

D'ailleurs, n'avait-il pas fait ses débuts chez les Johnston ? .. à [Beucaillou, près du château Beychevelle](#)... tous les habitants des ces châteaux, chassaient à courre, dans les bois de Hourtin, Carcans, etc... à l'époque. Mais, ... la guerre terminée, Henry (notre frère) qui aimait beaucoup la mécanique «entreprit » papa, et le décida à remplacer la limousine (faite plutôt pour un musée..., même à cette époque) par une de Dion-Bouton Torpédo. Donc, une voiture découverte... avec une capote pour la pluie bien sûr. Papa accéda à son désir... malgré les réticences de Maman... qui se résigna !

Pour les besoins de la maison, il y avait toujours une jument qu'on attelait à la carriole. C'était Martin, le jardinier, l'homme à tout faire qui avait la main sur la jument. Sa femme Octavie venait à la journée, à la maison comme cuisinière, et toujours notre fidèle Marie Faure, femme de chambre, et en dessous d'elle, Elia, qui faisait le service de table ; celle-ci avait aussi de grandes et diverses qualités, elle cousait, brodait, tant et si bien que pour moi, et ma sœur Denise, elle confectionna la lingerie, de nos « dessous » pour notre trousseau de mariage. Elle resta une dizaine d'années, et se maria avec un propriétaire, de vignes, bien sûr, près de Moulis.

[Nous voici donc en 1920](#). Peu à peu, j'en arrive au moment où Denise et moi - et Henry - étions les hôtes permanents à Belgrave. Denise et moi, nous poursuivons notre éducation littéraire, cours particuliers à Pauillac - et Bordeaux - chaque lundi nous allions à Bordeaux, par le train. Nous lisions énormément... et puis, dans les années qui suivirent , nous avons fait l'élevage de lapins... ce qui nous donnait un peu d'argent de poche. J'aimais aussi les travaux à l'aiguille, le tricot, également. Le temps passait... plutôt lentement... Henry avait fait acheter un « phonographe », il achetait les disques... de danse, car il me donnait des leçons de danse ! Je me rappelle qu'un jour il me dit : « Caroline » (il aimait m'appeler ainsi... .) tu es souple comme un verre de lampe ... ! J'ai bien ri. Et oui, on s'éclairait avec des lampes à pétrole. (est-ce pour cela que j'ai toujours aimé les lumières douces ?). Il faut que vous sachiez que maman voulait que nous sachions faire le ménage... nous faisons celui de notre chambre. Denise et moi occupions la même chambre - à l'angle de la maison à l'Ouest, au-dessus de la cuisine. Il y avait à côté un cabinet de toilette avec une baignoire. Je me rappelle qu'au mois de mai, quand les nuits devenaient chaudes, j'entendais un rossignol qui chantait la nuit, niché dans le bosquet, en face de la cuisine, c'était une merveille ! J'aimais passionnément cette saison où la nature explose, et tout devient un enchantement...

C'est à peu près à cette époque que beaucoup de choses changèrent dans notre voisinage. Le Comte Lahens avait vendu Larose-Perganson au Baron de Commaille. Il y avait deux filles très proches de mon âge. Monsieur Desmon vendit Trintaudon... et puis, ce qui marqua énormément c'est la décision de Monsieur

de Mucy-Louys, de vendre Lagrange !... Mon père était son ami, aussi il partagea de près les projets de Monsieur Louys. En fin de compte, il porta son choix sur le pavillon de chasse de « La Guigne », situé dans la forêt de pins près du lac d' Hourtin, on débaptisa cette maison.. qui fut appelée « les yeuses ». J'y allais souvent faire des séjours, pour retrouver Cilette..... Nous faisons beaucoup de bateau sur le lac... à la rame. Nous jouions du piano... chantions des opéras... notamment « Manon ». La forêt, avec nos promenades, n'avait plus de secrets pour nous..... C'est nous qui échangeons nos confidences.... La fidèle amie survivante était Madame Tandonnet, à Bariteau (près de Saint Laurent) dont les petits enfants Brousse furent parmi les meilleurs de nos amis d'enfance. Des liens sont toujours restés, serrés entre nous. Il faut que j'évoque aussi la présence « au Chalet » avant Bariteau - de Monsieur et Madame Bergeron -. Monsieur Bergeron était le gérant du [Château Latour-Carnet](#), proche de Belgrave. Ils n'avaient pas d'enfants, aussi, peut-être est-ce pour cela qu'ils nous entouraient (surtout mes sœurs aînées) d'une réelle affection.

A la fin de l'année 1921, le 8 décembre exactement, arriva un événement qui va apporter dans le déroulement de notre vie (pour Denise et moi) un intérêt inattendu... Tour commença à un dîner, ce 8 décembre, au Mouva, à Queyrac (dans le Bas-Médoc).... Il faut d'abord que je dise que Château du Mouva, depuis le début du siècle était [la propriété d'un frère de mon père, François](#), qui est mort en 1905, laissant sa femme avec quatre enfants. Le temps passa, et c'est Geneviève qui s'attacha de plus en plus à cette terre, du Bas-Médoc : grandes prairies bordées de haies de Tamaris. On y faisait l'élevage du bétail, ainsi que des chevaux. Geneviève eut la passion de ces espaces balayés par le vent (on est déjà près de l'océan, et de l'estuaire de la Gironde). Elle montait à cheval et sa personnalité était très appréciée et « respectée » par ses voisins (je pense à Jean Alphand, habitant à la Grande Canau..)

C'est une cousine que j'ai beaucoup aimée.....  
[Souvenirs de Jane Alibert BOISSARIE dite Nénette](#)

[retour sommaire](#)

Mariage de Jacques Boissaire et Jeanne Alibert



1966 Signac Cécile, Marcelle , Jeanne dite Nénette, Simone